

[Poèmes]

Philippe Delaveau

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delaveau, P. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 69–70.

PHILIPPE DELAVEAU

Élégie

Le fleuve vert, le temps, l'idée, il faut que tout nous
quitte

Qui sommes-nous qui ne savons garder
Le goût qu'avait le temps trop vite en fuite,
L'image bleue, les pleurs de l'arbre après la pluie

Même le souvenir est étroit dans sa cage
Il ouvre au ciel une serrure,
Foudroie la main qui voudrait l'arrêter
Quand la mémoire, oiseau têtu, déclare : je vous
ignore

Jour de neige, une silhouette penchée, seule
— Quel frère à nous semblable par la douleur?
Courbe son dos et gagne un pré de lune
L'arbre chétif et noir lorsque l'année s'achève

La bouche est vide. La langue exploite un rien de sa
carrière
Où sont les mots d'antan, les phrases quand tu dors?
Où est la langue peuplée d'îles, d'images au réveil?
Tu ignores qui t'habite et te délire

Si le temps était un cheval, tu saurais l'implorer
De la main, au plat de l'encolure, sous la crinière
Son oeil cesserait de craindre l'inconnu
Qui parle de prairies célestes quand tout divague

Le temps nous brûle. L'eau s'agite en nos coeurs
L'oiseau de cendre abrite sa couvée. Quel amour?
Ton foie nourrit de sa substance le rapace.
Le bruit de ton angoisse fait rire l'ennemi.

Chanson

Le temps ravit les jours anciens
Les mois les heures les années
Ce que je suis ne sera plus

Je ne puis revenir aux lieux ensevelis
Aux maisons froides aux jardins morts
Je dirai sur la splendeur étale des plaines
L'horizon où s'enfuirent les nues

Je suis la terre et le déclin des branches
Le chant l'oubli du chant la parole déprise
Sollicitude sans emploi mains aux ressources vagues
J'ai connu la douleur l'espérance la joie

Le temps ravit les jours anciens
Les mois les heures les années
Ce que je suis ne sera plus

Tristes oiseaux craignant le froid
Les jours défilent puis se rompent
La mort se cache dans le soir
Quand la lampe faible s'allume

S'en reviendront l'hiver et les pas étouffés
Dans la neige immobile sur les trottoirs
L'heure pâlit à la fin de l'été
Ce que je suis ne sera plus

Le temps ravit les jours anciens
Les mois les heures les années
Je n'étais rien le temps me dilapide.